

Héritage migrant, héritage colonial

Michel Lacroix

Number 327, Spring 2020

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/92844ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Collectif Liberté

ISSN

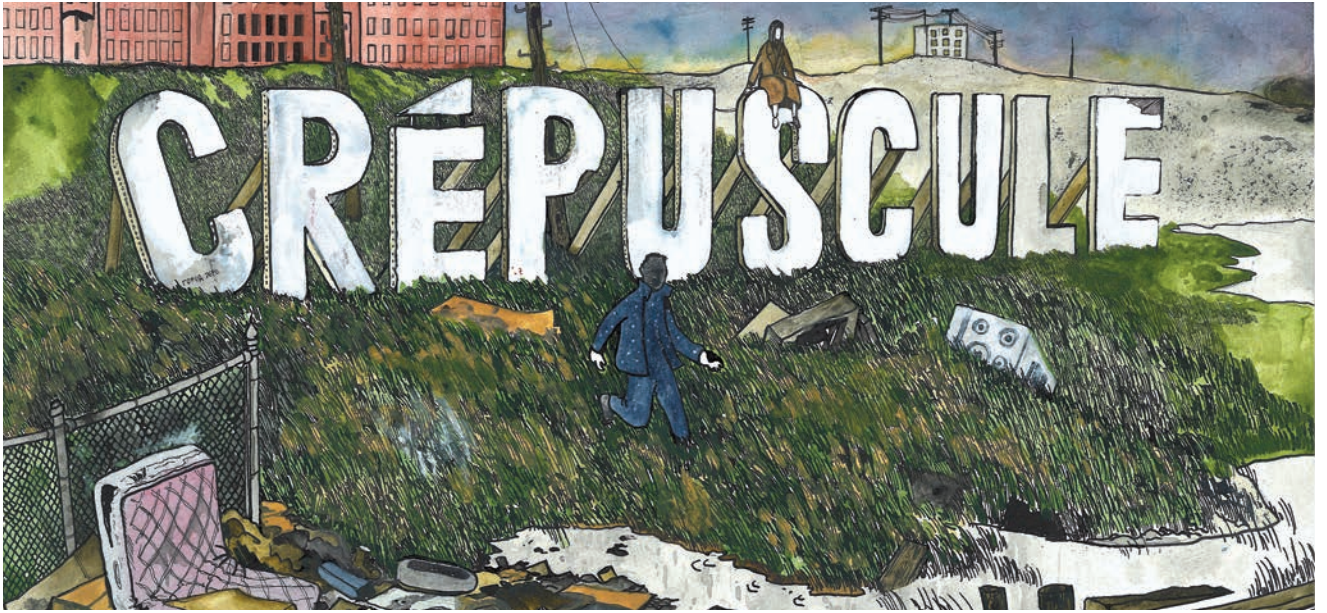
0024-2020 (print)

1923-0915 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Lacroix, M. (2020). Review of [Héritage migrant, héritage colonial]. *Liberté*, (327), 63–65.



Héritage migrant, héritage colonial

Michel Lacroix

Pour une large part, la culture québécoise hérite d'errance. Inquiète, instable, à cheval entre d'autres cultures. Ce n'est certes pas sa part dominante, mais elle est assez importante pour avoir reçu de multiples noms, et pour avoir été symbolisée par quantité d'écrivain-es et d'artistes. De l'engagé malocœur sur sa caravelle transatlantique à l'exilé enfui en France, en passant par les fugeurs des bois et les survenants, les figures de la course loin des terres natales hantent l'imaginaire québécois tout autant que celles de la folie, de l'effondrement intérieur, de l'incapacité à être.

Y a-t-il des cultures sans inquiétude d'elles-mêmes, de leur devenir? Elles y perdraient un sel aigre-doux. La culture québécoise a fait de l'inquiétude une pulsion politique fondamentale, tout en oubliant, parfois, son héritage migrant, sa traversée des océans, des terres d'autrui. Il est vrai que la Conquête a renversé le tableau, faisant de l'immigrant d'hier un Canadien et projetant sur le conquérant l'étiquette de migrant, désormais menaçante. La migration a dès lors été perçue comme menace de mort et l'immutabilité, comme rempart contre la disparition collective.

De tant de choses dont nous ne nous souvenons pas très bien, il y a cette irruption première dans des pays déjà habités. La fantastique course d'une rivière à l'autre, à travers le continent, qui laisse pantois historiens et géographes, c'était notre conquête, notre invasive migration, reconstruite comme amicale et bienveillante, comme une grande entreprise scoute. Même à une plus petite échelle, le saut du 2^e au 6^e rang, puis à un autre village, et un autre encore, de généra-

tion en génération, nous a conduits à avaler sans vergogne, avec haches et bulldozers au lieu de fusils, des espaces déjà habités, lieux de vie, de chasse, de pérégrinations.

Les pères de Maria (Chapdelaine) et de Florentine (du *Bonheur d'occasion*) incarnent la bonasse version de cette bougeotte. Mais de Hémon à Roy, la culture a changé, et pas seulement par le passage de la frontière entre « civilisation » et « sauvagerie » aux quartiers populaires de la métropole : l'errance est devenue exil. La liberté du dénuement, de l'abandon, de la renaissance, a fait place à l'aliénation, à la zombification. Dès Crémazie et Nelligan, les poètes avaient exploré la non-identité; Gilles Marcotte fut le premier à le noter, donnant un peu de oumph à Crémazie. Mais il n'y avait encore rien de collectif à l'abîme où sombrait le poète. Un pas de plus et l'on arrivait à Aquin, à Miron, à Chamberland, à l'exil chargé de colère et de désir, à la critique de l'aliénation. Alors, pour un bref moment, la lutte contre l'obsession de la mort pouvait s'identifier aux autres luttes de libération. Pour y arriver, on gommait rapidement les différences entre les colonisations systémiques, brutales, et l'amalgame de privilèges et de reliquats de colonisation caractérisant la société québécoise du demi xx^e siècle. Néanmoins, la fraternité se voulait manifeste et politique, internationaliste.

Quand, vers l'âge de douze ou treize ans, mes parents firent retracer notre arbre généalogique par l'Institut généalogique Drouin, j'ai tenté d'apprendre par cœur cette lignée quasi anonyme, rempli d'orgueil à l'idée d'avoir des ancêtres venus s'établir si tôt en

Natasha Kanapé Fontaine
Manifeste Assi
Mémoire d'encrier, 2014,
88 p.

Joséphine Bacon Uiesh
Quelque part
Mémoire d'encrier, 2018,
126 p.

Marie-Andrée Gill Frayer
La Peuplade, 2015, 88 p.

Justinien Tribillon Michaela Büsse Dámaso Randulfe
[dir.]
Migrant Journal
2016-2019

Nouvelle-France. Heille, 1653! La Grande Recrue! Cela me conférerait presque une sorte de paysanne aristocratie, à défaut de particule. « Nous » étions ici depuis si longtemps. J'avais une bouffée de naïf nationalisme, m'estimant implicitement un peu plus Québécois que les tard-venus. Depuis, je souris (aigrement) de cette pulsion d'origine, j'en ai pitié plus que honte. Ma compréhension de l'histoire était si pauvre, si limitée par les œillères de notre « épopée » (et de son ossature patriarcale : les femmes, les filles, les sœurs y étaient secondaires). Je sais désormais que la machine à fantasmer aurait tout aussi bien pu s'emparer de l'arrière-grand-mère irlandaise qu'imaginer des aïeux scandinaves, hongrois ou wolastoqiyik.

Je n'aurais pu concevoir mes ancêtres comme des « immigrants ». Ce mot ne circulait guère dans les villages montérégiens. Ce ne fut que plus tard, avec les premières lueurs sur les débats linguistiques, que j'ai découvert ces enjeux politiques. Les immigrants d'alors étaient encore du côté de la menace. Ce n'étaient plus ceux des luttes d'avant la loi 101, ceux des premières « communautés culturelles », c'étaient ceux, virtuels, qu'il faudrait accueillir. J'ai dû dire avec passion, dans les cercles péquistes du cégep, qu'il fallait se tourner vers le Maghreb, qu'il y avait là la garantie d'une immigration heureuse. Tant de farouches défenseurs du français le clamaient. Hélas, le souriant visage du migrant francophone s'est métamorphosé en celui de la femme voilée, avant-garde de l'intégrisme et du terrorisme. Misère des nationalistes amnésiques! Toujours est-il que c'est dans une pure extériorité, en fonction d'un « nous » radicalement distinct du « eux » migratoire, que j'abordais la question. Il m'a fallu des décennies avant que les bouleversements du monde ne fassent se rejoindre ancêtres et migrants, culture de l'errance et errance culturelle, avant que je ne découvre notre commun héritage migrant.

Ceci sans compter son revers, celui de la colonisation, du génocide autochtone. Depuis François-Xavier Garneau et Crémazie, la tragique figure du « dernier huron » sert d'allégorie aux hantises de disparition culturelle collective, mais la réelle agonie des cultures autochtones, à coups de confiscation de territoires, de déforestation, d'orphelinats, de viols et de mépris institutionnalisés, n'a longtemps suscité qu'indifférence, doublée d'ignorance. Combien de journalistes, d'intellectuel·les québécois·es avaient consacré des soirées à réfléchir aux héritages migrants et colonisateurs de la culture québécoise, aux enjeux culturels, écologiques et sociaux des Premiers Peuples, avant la crise d'Oka?

Depuis, ces enjeux sont devenus centraux, au Québec comme au Canada, et la poésie publiée en français par les autrices autochtones s'est imposée comme un des plus vibrants foyers de la littérature contemporaine publiée au Québec. Or, le lyrisme de l'errance, l'invitation à plonger dans le flux d'Héraclite, à vivre en tension entre la maintenance, la filiation, d'une part, et le tourbillon, la coupure, l'autoengendrement, d'autre part, je les retrouve dans ces œuvres. En elles, le passé est hanté de massacres, il y a une « ecchymose

[...] dans le fondement du monde » (*Manifeste Assi*), la terre parcourue par les grands-pères est « bafouée par un serpent venimeux » (*Uiesh*) et ce fardeau est une menace cosmique : « je l'entends battre mon destin, mourir le nordique » (*Manifeste Assi*). Les « peuples non cédés » ont traversé « les siècles immondes » (*Manifeste Assi*), ceci grâce aux ancêtres, et plus encore à la lignée de femmes. Chez Joséphine Bacon comme chez Natasha Kanapé Fontaine, grand-mères, mères et filles maintiennent la résistance, la mémoire et la lutte. Les amitiés militantes, les sororités fondant nombre de positions féministes contemporaines prennent ainsi chez Bacon et Fontaine un aspect matrilineaire. Conservant, ce faisant, l'aveu de vulnérabilité, l'attention aux cicatrices laissées par le trauma et son travail.

Je ne peux m'empêcher, en parcourant le *Manifeste Assi* ou *Uiesh*, d'entendre l'écho de la poésie du pays et anticolonialiste du temps de l'Hexagone et de *Parti pris*, écho plus lointain, démanché, tourné Ti-Pop, dans *Framer*, de Marie-Andrée Gill. Célébration du territoire, du fleuve, des forêts; univers de « cartes sauvagesses » où s'ébroue le « cri des outardes » (*Manifeste Assi*); chant douloureux venant à la rescousse de la mémoire vacillante, poésie portée par une voix empêtrée dans un destin collectif : « Nous autres les probables / les lendemains / les restes de cœur-muscle / et de terre noire // Nous autres en un mot : / territoire » (*Framer*). J'ai l'impression de retrouver la syntaxe même des poèmes-manifestes de jadis : « que mon corps fou soit un souffle / que je déchire les derniers voiles brumeux / coulant à ton Anticosti archipel déserté » (*Manifeste Assi*); « je veux l'Amérique comme je te ressemble de la voix. / Je la veux de nos sangs bardassés » (*Framer*). De revoir l'incantatoire « Arbres » de Paul-Marie Lapointe dans « les forêts récitent le nom / de tout arbre » (*Manifeste Assi*), pour ne pas remonter plus loin encore, vers Saint-Denis Garneau, avec la ville « privée d'horizon », qui coupe les regards, vers Nelligan et la blanche écriture de l'hiver : « Le temps devient fou / Poudrerie, tu étourdis la terre [...] Je marche l'hiver / Le givre s'installe aux fenêtres [...] Je ne retrouve pas mes pas » (*Uiesh*). Peut-être n'y a-t-il là que projection, convergence un peu forcée d'écrivaines bien distinctes, mais la force de cette possibilité historique est trop grande pour ne pas s'en saisir, et la réunion de Bacon, de Fontaine et de Gill dans *Femmes rapaillées*, collectif publié par Mémoire d'encrier en 2016, écrit « avec et contre Miron », semble confirmer l'hypothèse. Pressentir la poésie québécoise, reprise et retournée, dans la littérature innue, mais, plus encore, imaginer l'anticolonialisme d'intellectuels blancs comme héritage reconquis dans les manifestes et poèmes du décolonialisme autochtone : quel dialecticien aurait pu oser cette ironie? Mais cette rencontre tient peut-être davantage du combat, que le fantasme de filiations esthétiques aborde à l'envers comme un hommage. Mon impression est peut-être un nouvel avatar du demi-colonialisme croqué jadis par Jacques Ferron et dont Marie-Hélène Constant montrait les lacunes dans un récent numéro de *Liberté*. Une nouvelle ruse de la

raison, pour une domination avançant camouflée sous les habits du dominé.

« Apu tshissenimin etaian » (*Uiesh*). L'impossibilité même de lire ce vers sans la version française placée en vis-à-vis met en abyme sa vérité : « Tu ignores que j'existe ». La poésie de Bacon et de Fontaine, le travail de Rodney Saint-Éloi et de Mémoire d'encrier, me renvoient à mon ignorance des langues des Premiers Peuples, à mon maigre savoir de leur histoire, au déni fondant le glorieux récit des ancêtres. Notre migration fut une conquête, une colonisation, un génocide « tranquille ». Mais quelle consolation, pour notre sensible épiderme, que de pouvoir dire qu'il y eut des conquêtes vraiment sanglantes, des génocides *full patch*. Quelle douce absolution que le rêve d'une Françamérique métisse, douce utopie en marge de l'histoire. En même temps, par leur reprise des fraternelles révoltes des années *Parti pris*, le métissage des héritages d'inquiétude et de colère, la poésie des Bacon et Fontaine incite à relire autrement ces héritages, leurs angles morts et leurs potentiels insoupçonnés.

L'architecte et designer italien Pippo Ciorra interrogeait dans le tout premier numéro de la revue européenne *Migrant Journal* les rapports changeants de sa génération aux pratiques de l'espace et à l'idée de la migration :

Je suis d'une génération qui a vécu les multiples visages de la migration. Nous avons en premier lieu tiré profit de la migration de nos familles des villages à la ville, de l'agriculture à des emplois de cols bleus ou blancs, de la tradition locale à la culture métropolitaine. Puis, nous avons pris plaisir à voir dans le sentiment de « non-appartenance » l'expression de notre opposition aux valeurs bourgeoises, découvrant ainsi que nous n'étions pas des migrants comme nos parents l'avaient été mais des citoyens du monde, nomades, chez soi dans les hôtels, les aéroports et les gares. Plus tard, rêvant encore de notre capacité à habiter des espaces de transition, nous avons commencé à blâmer la mondialisation pour ses effets délétères sur les classes ouvrières et leur conscience de classe.

Ce qui me frappe, dans ce « récit générationnel » de Ciorra, est qu'on pourrait construire à partir de lui une petite histoire des exils, des migrations et des « survenants » dans la culture québécoise du xx^e siècle. Ce récit fermerait la boucle, passant des récits régionalistes typiques de « L'heure des vaches » (auxquels seule l'anthologie de Denis Saint-Jacques et Marie-José des Rivières a rendu justice), opposés à l'émigration « interne » des paysans vertueux vers les vicieuses villes, jusqu'aux récits contemporains du « grand remplacement », qui caricaturent eux aussi la figure de l'étranger. Mais, entre ces deux phases paranoïaques de la littérature québécoise, il y a eu, comme chez Ciorra, le passage aux scènes d'urbanité foisonnante et hiérarchique, séparant quartiers bourgeois et ouvriers chez Lemelin, Roy ou Tremblay, puis les pérégrinations cosmopo-

lites des Lepage, Dickner et Robin, plongeant les personnages dans un espace mondialisé. Avec un constat étonnant, celui du décalage entre les années de la « littérature migrante » (les années 1990, pour faire court) et celles des crises politiques autour des enjeux « culturels » de l'immigration (dans lesquelles nous sommes plongés depuis 2007, Hérouxville et l'ADQ). La célébration de la transculture et du métissage, inhérente au discours sur la littérature migrante, a laissé place à une obsession des frontières, une suspicion généralisée de toute culture « autre » (toujours susceptible de ne pas porter « nos » valeurs ou d'être manipulée par les « multiculturalistes-diversitaires »). N'y aurait-il pas eu, dans l'appropriation par les bien-pensants de la dysphorie identitaire et des écartèlements de la littérature migrante, pour mieux célébrer notre belle ouverture au monde, une instrumentalisation s'approchant dangereusement de « l'attention du majoritaire-vainqueur », « particulariste et pleine de sollicitude » à l'endroit de la culture minoritaire qu'Aquin dénonçait dans l'attitude du Canada anglais envers le Canada français, mais aussi dans celle du Canada français envers les « survivances folkloriques des tribus amérindiennes » ? Cette appropriation balayait sous le tapis les mises en cause du nationalisme identitaire, ainsi que la complexité des théories du métissage, pour mieux se pêter les bretelles postmodernistes. Mais quand la culture de l'Autre est devenue un enjeu sociopolitique, plutôt qu'esthétique, elle a cessé d'être un symbole *cute*, manifestant désormais un danger. Cette crispation a fait ressurgir les stéréotypes de la « grande ville » comme Babel multiculturelle, lieu de confusion des identités où risque de sombrer la Nation. Les néoconservateurs retombent ainsi dans les travers xénophobes du régionalisme groulxien et rêvent d'éradiquer le « cancer montréalais » à grands coups de chimiothérapie identitaire.

Avec Klein, Richler, Robin, Laferrrière, et tant d'autres écrivain-es, notre littérature s'est intéressée à son héritage migrant. Loin de confiner au ghetto, leurs langages étaient ouverts sur le multiple comme les rues de Montréal. Ce sont des écrivain-es montréalais-es, mais comme André Belleau a pu l'être. Plongé dans le travail du deuil, après le référendum de 1980, au point de lancer : « il se pourrait que la non-identité recèle des valeurs insoupçonnées », Belleau renversa l'inquiétude romantique du « Je ne sais pas ce que je suis » en affirmation d'appartenance : « Je suis Montréalais. » Montréal, pour lui, n'était pas le lieu de la menace mais du foisonnement culturel, « le lieu de tous mes signes ». Pour Belleau, la victoire du Non était celle du Même, « de l'uniformité sur la différence ». Passés âme et portefeuille du côté du conservatisme, nos tristes nationalistes d'aujourd'hui veulent précisément le triomphe du Même, contre toute diversité. Les voici au pouvoir, tentant de bricoler leur petit mur contre les « pas comme nous », étayant leurs peurs et préjugés avec le mortier des « valeurs » de la catholicité. Laissons-les braire, la littérature québécoise n'est pas avec eux : elle accueille, elle, la fragilité et l'errance, la mémoire et la perte, l'espérance. L